CHAPITRE 1

Ça a fait clac. Un clac sec et précis sur la joue de mon frère de sept ans. Clac. Les yeux au ciel, révulsés par la colère, ma mère a frappé sans trop calculer où sa main allait venir s'écraser.

Tout ça pour ça. Sept ans de menaces, de « Je te préviens, ça va tomber », de « Tu vas moins rire dans trois minutes ».

Ma mère a quitté la table des négociations avec son fils cadet. À bout de nerfs et d'arguments, elle lui a balancé une gifle. Pourtant elle est allemande d'origine et, en Allemagne, on ne frappe pas les enfants. Elle le raconte toujours fièrement : « Chez nous, baffer son enfant est une marque d'impuissance. » Elle dit qu'elle ne sait pas pourquoi on ne les cogne pas là-bas, mais qu'elle a choisi d'appliquer cette règle chez elle. Moi, je suis sûr que c'est encore une

histoire de nazis. Ils ont traumatisé leur monde pendant des années, alors pour se faire pardonner et briller aux yeux de tous, ils sont écolos, et laissent leurs enfants en paix.

Mais même cette histoire de culpabilité nazie n'a pas dissuadé maman d'en venir aux mains avec Otto.

Mes potes du collège m'ont toujours raconté que lorsque leurs frères et sœurs se prennent une tarte, ils ne peuvent pas s'empêcher d'en rire. Parfois ils en prennent une aussi pour la forme, juste parce qu'ils se sont moqués ; ainsi, une espèce de solidarité forcée se crée entre les enfants. Même si le bourreau assume son acte, il ne veut pas de complice.

Je n'ai pas trop envie de me moquer de lui.

Ma mère essaie de lui extorquer des aveux sur une histoire de bagarre. Il est renvoyé pour trois jours. Délinquant juvénile. Le petit qu'il a rossé est le fils du maire de notre ville.

Otto ne veut pas expliquer pourquoi il a fait ça, alors il nie en bloc s'être battu. Je sais qu'il ne dit pas la vérité, car lorsque Otto ment, ses narines doublent de diamètre. Ma mère ne l'a jamais remarqué, ça l'aiderait beaucoup à décrypter la situation, mais je ne dirai rien.

– Otto, que s'est-il passé avec cet enfant ?

Qu'est-ce qui a pu déchaîner cette vague de colère ?

– Rien, maman.

– De Dieu, Otto ! Mais parle enfin ! Raconte-moi ce que tu as fait, je ne te punirai pas, mais je dois savoir. Et vite.

C'est ça, sale nazie. Elle dit ça, comme si les aveux d'Otto avaient le pouvoir de sauver la vie d'une personne kidnappée et enfermée dans un hangar on ne sait où en France.

– J'ai rien fait, souffle-t-il.

– Otto, explique-nous ce qui s'est passé.

Il n'y a pas de « nous » dans cette affaire.

– Merci, maman, mais je n'ai besoin d'aucune explication ; ça ne m'empêchera pas de dormir.

Voilà ce que j'ai répondu à ma mère qui se cherchait un allié. Chacun ses problèmes.

– Merci, Louis, merci du fond du cœur pour ton aide précieuse.

Otto ne dira rien, ses narines se dilatent à vue d'œil. Il se tient à sa première version des faits : il n'a rien fait. À ce jeu, Otto, le fils de nazie, est le meilleur. Il tiendra des heures et, même sous la torture, il ne se trahira pas. Il doit avoir des minifioles de cyanure entre les molaires.

– Otto, on a déjà eu des problèmes à cause de tes môméries à l'école.

– Et de la dissipation en classe, dit mon frère en baissant les yeux.

Les môméries, c'est les conneries. Ma mère déterre des mots morts et Otto, lui, en plus du reste invente des mots. Il transforme les adjectifs en noms, en rajoutant « –ion » ou « –ude », ce qui me semble assez scolaire et logique. Évidemment, ça n'a jamais amusé ses instituteurs, jusqu'à la maîtresse de cette année. L'idole de notre famille. Elle est la première à trouver ça inventif, alors que, pour ses anciens instits, l'école est tout sauf un atelier d'écriture surréaliste.

Pour ma mère, cette inadaptation ne peut venir que d'elle, parce que sa façon de parler français transpire l'allemand. Elle culpabilise à fond. En vérité, son français est très beau. Elle utilise des expressions vieillottes mais bien choisies. Elle aime tellement la langue qu'elle l'honore à chaque phrase. Elle dit des trucs du genre : « Ta serviette est imbibée d'eau, il te faut l'étendre. » Pourtant elle n'a rien d'une bourgeoise à la Nadine de Rothschild. Elle soigne aussi ses insultes et ses mots durs, et manie l'argot comme personne.

En revanche, en psychologie infantile, elle est

égale à zéro. Aucune chance de faire parler Otto quand on ne sait pas s'y prendre. Elle se met dans la peau des mères parfaites des films et essaie d'agir comme une mère normale, à base de : « Je ne te punirai pas, qu'est-ce qui ne va pas ? » « Mesures-tu les conséquences de tes actes ? » « Parle-moi, je peux tout entendre. »

Ça sonne faux comme une bande de sixièmes pendant une répétition de flûte à bec. Mon père est très fort pour ce genre d'exercices parentaux. Malheureusement pour elle, il n'est pas là pour animer la cellule de crise.

Maman termine lamentablement son monologue :

– Je vous prie, les garçons, de monter dans vos chambres respectives. Otto, réfléchis à tout cela et redescends quand tu seras en mesure de me fournir des explications satisfaisantes.

Voici un exemple de solidarité forcée : quand l'un est puni, les deux regagnent leurs pénates.

Je mène ma propre enquête dans les escaliers.

– Otto, qu'est-ce que tu as fichu ? Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce gamin ?

– Il a traité la maîtresse, bougonne-t-il.

– Ah, OK, et il l'a traitée de quoi ?